Document generated on 04/25/2024 8:35 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

L'odyssée du caméléon

Bruno Lemieux

Number 61, Fall 1994

Le plaisir

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13927ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lemieux, B. (1994). L'odyssée du caméléon. *Moebius*, (61), 19–24.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'odyssée du caméléon

Bruno Lemieux

Toute la journée la pluie avait battu la neige sale. Le long des trottoirs, au coin des rues, des flaques immenses se transformaient, sous l'effet des voitures trop rapides, en un Niagara brun, terreur des piétons. Seuls les feux de circulation et quelques cirés jaunes trouaient la grisaille de leurs couleurs vives. Marchant du pas vif des gens affairés, Mathias Vohl rentrait chez lui. Le courrier entre les dents, tenant son parapluie d'une main en fouillant ses poches de l'autre, il avait rapidement monté l'escalier aux marches encombrées de circulaires. Le timbre du téléphone qu'il avait cru entendre provenait bien de chez lui. La clef tournait, la poignée, la porte s'ouvrait sur l'appartement sombre, mais la sonnerie s'était tue. Tant pis. Mathias avait allumé le plafonnier et déposé ses choses sur le comptoir. En retirant ses vêtements mouillés, il songeait à ce qu'il lui restait encore à faire pour que la soirée fût un événement. Le téléphone sonnait de nouveau.

— Heille, t'aurais avantage à tâter du répondeur. Vingt fois au moins pour te rejoindre !

Pas le moindre mot de salutation, la phrase incisive, le ton de celui qu'on vient de réveiller au milieu de la nuit pour lui demander l'heure, c'était Bertrand.

— J'étais occupé. Tu sais, les derniers préparatifs...

— Justement, j'ai laissé la photo dans ta boîte à lettres comme tu m'avais demandé. C'est pour ça que je t'appelle. Les affiches sont installées et je t'apporte le reste en passant te chercher. Au fait, ça marche toujours pour ce soir ?

— Oui...

Impossible d'en dire plus long, de préciser davantage, Bertrand avait raccroché. Cherchant parmi les enveloppes qu'il avait déposées sur le comptoir, Mathias trouva rapidement celle qu'il cherchait. Une vieille enveloppe du Bell avec son nom écrit au feutre : Mathias Gingras. Il avait eu une moue contrariée.

— Gingras, Gingras... Maudit que c'est insignifiant !

Gingras. Pourquoi pas Croteau ou Pépin ? C'était pourtant primordial, un nom qui sonnait bien. Ça pouvait faire une différence appréciable sur les ventes finales. Plusieurs centaines d'exemplaires même. Mathias regardait la photo, sa photo, celle de Mathias Voh1. Il souriait maintenant.

Longtemps il avait cherché, épluchant l'annuaire, fouillant le dictionnaire des noms propres ou portant une attention particulière au générique des films étrangers. Puis un jour, il avait trouvé : Voh1 ! Mathias Vohl ! Un peu français, un peu flamand, sans aucune consonance populaire ; un prénom sympathique, Mathias, et un patronyme si noble à l'usage singulier : Voh1 ! Un nom qui deviendrait célèbre.

Le nom seul – si charmeur fût-il – n'assurait cependant pas la notoriété ni l'obtention de prix convoités. « Ayez du génie, une fois, lui avait confié jadis l'épouse d'un éditeur couru, ensuite vous publierez ce que vous voudrez et on l'achètera. Pour peu, bien entendu, que votre style soit attrayant. Il faut surprendre le lecteur, avait-elle ajouté entre deux gorgées de mousseux, ne pas trop choquer ses mœurs cependant et, surtout, le faire se sentir intelligent. Une dernière chose, sachez réussir vos lancements. Celui-ci est d'un ennui funeste ! » Mathias avait retenu la leçon. Esquivant la grandiloquente gestuelle des paparazzi attirés là par le mauvais vin qui avait toutefois la grande qualité de ne leur rien coûter, il avait compris que l'entreprise littéraire tournait davantage dans l'orbe des deniers que dans celui du talent. Le nom, donc, ne faisait pas foi de tout. Nul n'était devenu Durrell ni Duras de sa simple signature.

Il fallait plus, d'abord choisir un éditeur. Mathias le savait, un calcul négligent et le succès était compromis. Il s'était longtemps demandé à quelle maison s'associer. Laquelle lui offrirait et le prestige et le soutien requis ? L'Hexagone, Les Herbes rouges ? Une maison d'avant-garde dont les œuvres étaient légitimées par les institutions universitaires ? Mieux valait choisir une solide maison dont les moyens permettent de mousser les ventes et de franchir le cap des 10 000 copies vendues en moins de deux se-

maines. Mais où trouver un tel éditeur? Boréal? VLB? Québec/Amérique, peut-être? Devenir le troisième petit cochon de l'histoire, après *Le Matou* et *Les filles de Caleb*?

Mathias Vohl songeait à Réjean Ducharme. Il ne se voyait pas subir pareil affront: non, les éditeurs québécois n'auraient aucune occasion de lui refuser quoi que ce soit. Il signerait plutôt à l'étranger. Parapherait une entente avec une prestigieuse maison française, négocierait ferme avec la maison new-yorkaise responsable des traductions. Ensuite il reviendrait au bercail, auréolant toute une école de son prestige...

— Voyons Gingras, délune!

Les bras croisés sur la poitrine, un cure-dents entre les lèvres, Bertrand le toisait.

— J'ai frappé. Comme tu répondais pas, j'suis entré.

— Ça fait longtemps? questionna Mathias, embarrassé.

— Assez pour voir que tu tripais fort, répondit-il, le cure-dents au coin de la bouche.

Sourd aux quolibets de son copain, Mathias Vohl avait déroulé sur la table une des affiches que celui-ci avait apportées. Elle reproduisait fidèlement la petite photographie qu'il avait tenue dans sa paume quelques instants auparavant. Bertrand avait fait du bon travail. Il avait choisi une pellicule à gros grains qui générait un flou distingué. Ses éclairages discrets, atténuant les imperfections, donnaient au visage du jeune homme une beauté douceâtre très facilement médiatisable.

— On croirait que t'as fait ça toute ta vie, lança Mathias en roulant les affiches, c'est parfait!

— Évidemment.

— Évidemment... Bon, je prends une douche et après on y va. Y a de la bière dans le frigidaire si t'en veux.

Sans porter attention à son comparse, qui, la tête dans le frigo, cherchait l'houblonnée chopine, Mathias s'engouffrait dans la salle de bains. Il s'était rapidement défait de ses vêtements pour s'abandonner à la chaleur orageuse du pommeau. Après s'être épongé avec soin, Mathias Vohl avait entrepris sa toilette: un peu de gel dans ses cheveux trop dociles et quelques savants mouvements de la main lui créaient une tête indisciplinée; une lotion astringente aux essences boisées ajoutait une touche capiteuse au charme rebelle de son menton d'émeri; un antisudorifique étanchait ses aisselles, décuplant ainsi son arrogance.

Voh1 soignait son image. Celui qui serait, dans quelques heures à peine, la coqueluche du milieu littéraire, tenait à réussir son entrée. Si les manières dix-neuviémistes à la Oscar Wilde étaient révolues, le dandysme perdurait cependant : seules les conditions en avaient été changées. Les capes de serge avaient fait place aux blousons de cuir, les souliers à boucle aux bottes de cow-boy. Soucieux de ne pas briser la ligne de son jeans qu'il portait ajusté, Mathias l'enfilait sans mettre de sous-vêtement. Quittant la salle de bains, il avait jeté un dernier sourire à son image : le miroir, encore embué, lui semblait être une des affiches de Bertrand.

— Holà ! Monsieur l'écrivain, que vous me semblez beau, que vous fleurez bon ! Sans mentir, si tous vos sparages se rapportent à votre image, dans moins d'une heure vous serez le phénix des...

— Laisse faire le dithyrambe de fond de taverne, O.K. ? Aide-moi plutôt à descendre les boîtes dans ton auto.

En une complète révérence qu'il avait terminée par une longue gorgée de bière, Bertrand avait salué le génie du grand Voh1. Posant sa bouteille vide sur le comptoir, il s'était ensuite tourné vers Mathias qui, un carton sous le bras, s'apprêtait à sortir.

— J'voulais juste te demander une affaire Mat... T'as pas peur de te casser la gueule avec cette histoire-là ?

Haussant les épaules, Mathias avait passé la porte et s'était laissé avaler par l'escalier, ses livres plein les bras. Depuis le temps qu'il préparait son lancement, ce n'était certes pas maintenant qu'il allait reculer. Il avait vendu sa Buick – la vieille minoune lui avait rapporté un gros 900 piastres – pour financer cette opération. Il avait passé d'innombrables heures à tout préparer. Que de soirées, de longs après-midi, tout ce temps autographe en marge des œuvres. Il avait écrit, noté, souligné, biffé. De si nombreuses fois.

Quand il avait eu terminé d'écrire, Mathias avait demandé à Bertrand de faire les photos et de s'occuper des affiches. Par la suite, il avait lui-même réalisé la maquette de couverture et fait imprimer les jaquettes. Il avait tout fait seul, persuadé que personne ne voudrait s'intéresser au rocambolesque projet littéraire d'un jeune inconnu. Tout était prêt à présent.

La pluie avait cessé. Mathias attendait contre la voiture que Bertrand ouvre le coffre. Ce dernier s'exécuta de bonne grâce, sa caisse de bouquins en équilibre contre le pare-

chocs. Poussant un bidon de lave-vitre et quelques traîneries, il avait dégagé le fond du bahut pour y déposer les deux boîtes dans lesquelles se trouvaient 150 exemplaires de *L'odyssée du caméléon.*

À l'endos des livres, on retrouvait la photo de Mathias – la même que sur les affiches – et un court texte qui le présentait. On trouvait aussi à lire ces paragraphes d'invitation :

> D'une audace folle, *L'odyssée du caméléon,* premières œuvres de Mathias Vohl, propose un voyage hors du commun à travers la littérature. Quiconque lira ces pages sera fortement surpris. Au fils des mots, le lecteur sera confronté à une vision insolite du monde des lettres. Certains souriront, d'autres seront profondément choqués. Que nous présente donc Mathias Vohl ? Hommage aux écrivains ou irrévérence à leur endroit ?
>
> Il faut lire *L'odyssée du caméléon,* romans de la différence. Rien de tel dans le monde littéraire depuis la mystification Gary-Ajar !!!

Dans les boîtes, les livres avaient tous la même allure. Cependant, quiconque manifestait un peu d'enthousiasme ou de la curiosité avait tôt fait de s'apercevoir qu'ils étaient de dimensions plus ou moins différentes. C'est à regarder sous les jaquettes cependant qu'on éprouvait une réelle surprise : aucun de ces livres ne s'intitulait *L'odyssée du caméléon* ! Qui plus est, aucun n'avait le même titre. On avait beau chercher, en déshabiller davantage, on découvrait sans cesse de nouveaux romans : *Paysage avec homme nu dans la neige* d'un quelconque auteur belge, *L'amant, Prochain épisode, Manuscrits de Pauline Archange.* Plus on fouillait, plus on trouvait de titres variés : *Ces spectres agités, Pour qui sonne le glas, Le cassé, Fanfan...* Et tellement d'autres pêle-mêle, dans les deux caisses.

Au volant du véhicule, les reflets rouges des feux de circulation au visage, Bertrand désigna du menton l'exemplaire que Mathias avait entre les mains.

— C'est celui-là que je préfère. Vraiment, c'est du grand art : *Angéline de Montbrun* enluminé de scènes érotiques ! Ostie ! Laure Conan doit frétiller dans sa tombe.

— Tu peux le garder si tu veux. C'est vert.

D'un pied lourd Bertrand redémarra, passa en deuxième, et changea de voie. L'auto se dirigeait vers le centre-ville, sa cargaison promise à la faune littéraire qui avait été conviée à un bar branché. Mathias songeait aux affiches qui ornaient déjà les murs de l'endroit, aux placards publicitaires qui étaient parus dans les journaux du matin. Il pensait surtout à tous ces livres aux marges annotées : la littérature revue et corrigée par Mathias Voh1 ! Un pli ironique aux lèvres, il imaginait les réactions des critiques qui seraient là, celles des écrivains concernés.

Demain on parlerait de lui partout. Dans les journaux, sur les ondes, dans la rue au hasard des rencontres : « As-tu entendu parler de *L'odyssée du caméléon* ? T'as pas écouté la radio ? C'est plutôt culotté comme affaire ! » Demain on parlerait de lui. On l'inviterait peut-être – tant qu'à rêver – à l'une ou à l'autre des émissions culturelles. On l'interrogerait sur sa conception de l'art, sur la valeur qu'il accordait à l'authenticité des œuvres. Les plus indulgents à son égard, sans aller jusqu'à l'approuver, le qualifieraient avec humanité de post-dadaïste, les autres le traiteraient de parasite, de sangsue, de pique-assiette.

À travers le pare-brise, Mathias regardait la rue, les voitures garées, les parcomètres qui défilaient lentement, les gens sur les trottoirs, les enseignes des restaurants, la vitrine d'une librairie. Il souriait. Demain, on parlerait de lui plus encore que des créateurs renommés.